

que j'ai fait le pari d'être un jour un vieillard.

Taillé sur quel modèle ? Albert Cohen ?

Non. Merveilleux, mais trop complaisant. Mon modèle à moi serait plutôt du côté de mes grands-pères, mes vrais grands-pères, qui étaient des vieillards intraitables, de vieux loups solitaires.

Vous ne l'êtes guère ?

C'est un peu tôt, vous ne trouvez pas ?

[Mais apprendra-t-il jamais l'art de la retraite ? Chez BHL, le téléphone sonne sans cesse. En vacances, pas de survie possible sans faire chaque matin sa provision de gazettes. Précieux entre tous, les amis, auprès desquels on découvre un autre Bernard, un type fidèle, généreux, « adorable », quoi ! Et pas sectaire avec ça, témoin le nombre de ses intimes qui pensent à droite. Sévère, lui ? Allons donc ! Ce n'est pas son genre de disserter gravement sur l'avenir du monde : « Avec Solers, confie-t-il d'ailleurs, on ne parle jamais littérature : on rit. » Mais pas de lui : le sens de l'humour n'est, de l'avis général, pas le fort de notre philosophe.

Dans l'univers de BHL encore, sa famille — « Il ne peut s'en passer », dit Françoise Verny, qui fut longtemps son éditrice — son père, avec qui il entretient des relations d'étroite complicité ; ses enfants enfin, Justine et Antonin. Autant d'attachements sur lesquels Bernard-Henri Lévy, étonnamment pudique pour un animal médiatique, déteste s'étendre, au point d'avoir banni au dernier moment de son livre tout un chapitre consacré au drôle de hasard qui lui fit retrouver, au cours de son enquête en Algérie, son village natal de Beni-Saf, à 50 kilomètres d'Oran.]

Au croisement de votre vie et de votre œuvre, n'y a-t-il pas tout de même votre identité juive ?

Evidemment, oui. Mais à condition d'ajouter que je suis un juif atypique. Rien à voir, par exemple, avec le judaïsme blessé de la génération précédente, qui a ressenti, elle, l'antisémitisme dans sa chair. Je suis, moi, un juif « reconstruit ». Et ce, au terme d'un itinéraire moins spirituel ou religieux qu'intellectuel [qui le conduira à écrire, en 1979, « Le testament de Dieu ». Venant d'une famille assimilée, laïcisée, je n'avais à 30 ans jamais lu la Bible ni mis les pieds dans une synagogue. Et, aujourd'hui encore, je suis trop jaloux de ma singularité pour me sentir organiquement lié à quelque communauté que ce soit.

Israël, vous y êtes néanmoins attaché ?

Oui, mais il m'arrive de penser que ce n'est pas seulement en tant que juif. Dans « Le diable en tête », je fais mourir mon héros — un goy — à Jérusalem. Ce n'est pas un hasard. Israël, pour moi, c'est aussi un fragment, un recommencement de l'Europe et de son esprit. Une terre inspirée, oui, mais, je vous le répète, pas uniquement pour les juifs.

Vous craignez un retour de l'antisémitisme ?

Le vrai problème, c'est la forme qu'il prendra : antisioniste,



ROGER-VIOLLET

Pierre Drieu La Rochelle

Un « franc salaud » mais avec un tel panache

Toujours prêt à expliquer aux gens de Sarcelles ou de Vitry les bienfaits de la cohabitation avec les immigrés, il ne supporte, lui, d'écrire qu'entre le Gritti de Venise, ou l'hôtel du Cap à Antibes.

ancré à gauche et tournant autour du problème palestinien.

Sur l'Est, vous n'êtes pas non plus triomphaliste ?

Qui le serait, quand on voit, dans tous ces pays, l'inquiétante résurgence des nationalismes ? N'empêche que la chute du mur de Berlin, la fin de l'hémiplégie européenne demeurent la meilleure nouvelle qu'il m'ait été donné d'entendre dans ma vie de citoyen et d'observateur de la chose politique.

Depuis la guerre du Golfe, quand les armes parlent, quel

peut être le rôle d'un intellectuel ?

Toujours et inlassablement le même : refroidir la machine personnelle, calmer les hystéries collectives et puis essayer, aussi, de prendre du recul et de réfléchir. La fascination tiers-mondiste, par exemple... Ou le thème d'une prétendue « humiliation arabe »... Ou bien cet anti-américanisme primaire qui vient de l'extrême droite des années trente et que récupère aujourd'hui une partie de la gauche... Voilà des débats que peuvent — doivent — ouvrir les intellectuels.

Vous faites dans votre livre une typologie des intellectuels : l'Anarchiste rangé comme Barrès ou Malraux, la Grande Conscience comme Zola ou Sartre, le Juste comme Camus, l'Intercesseur comme Kojève : dans quelle catégorie vous mettez-vous ?

Aucune. (Riant :) Je prends, surtout, soin de brouiller les pistes !

C'est important, pour vous, d'être lu ?

On écrit pour un tout petit nombre de gens. C'est eux qui importent.

Demain ?

Demain quoi ? Je crois qu'il est difficile d'écrire sans penser, fût-ce confusément, à ces histoires de postérité. Le problème, bien sûr, c'est qu'on se trompe presque toujours sur les livres qu'on retiendra de vous. Chateaubriand pariait sur « Atala » et sur « Les aventures du dernier Abencérage », Stendhal se voyait comme un auteur de théâtre...

Et vous ?

Moi, j'aime bien « L'idéologie française » et « Baudelaire ». Pourvu qu'on ne se souvienne pas trop de « La barbarie » ! Cette emphase... Ce romantisme... Cette enflure...

Pivot disait un jour que chacun de vos livres est un démenti, une gifle donnée à des lecteurs qui avaient cru se reconnaître dans le précédent.

Après « La barbarie », j'ai été encensé par une droite parfois peu reluisante. Avec « L'idéologie française », en dénonçant un certain fascisme hexagonal, j'ai gagné des lettres de créance auprès d'une gauche archaïque que je déteste tout autant. D'un malentendu l'autre.

Qui avez-vous choisi de désespérer cette fois ?

Si seulement je le savais... Ce serait trop simple.

Propos recueillis par Guillemette de Sairigné